

---

# Après

---

## Après

**28 juillet 2020. Art Institute of Chicago. 14 h 25.**

Regard périphérique. Anticiper l'improbable. *Réflexe*. Maladif. Immuable. Grotesque, après tant d'années. Trace, parmi d'autres, de ce qu'il voudrait effacer, mais ne peut pas. À vie. À vif.

Encore aujourd'hui, il compte. En années, bien sûr. En mois, aussi. En semaines. En jours. *4544 jours*. Sens en éveil. Hyper concentration. Les silhouettes, les voix, passées au scanner. Gagner cette seconde qui lui donnerait l'illusion d'échapper à la sidération. Se préparer. Être soi-même, en un peu mieux. *Tricher ?* Non. Juste arrêter de mourir un peu. S'injecter un shoot d'espoir furtif. *Espoir ? Poison*. Le pire de tous. Arrêt sur image trompeur en pleine chute libre.

Les larges ouvertures opérées entre chaque salle pour fluidifier la circulation des visiteurs permettent à Stan de porter son regard au loin. *Anticiper*. Gauche, droite, devant. *Derrière ?* Il ne peut plus. Trop dur. Le cou, bloqué. Le passé ? Enfoui. *Enfoui ?*

\*\*\*

**15 septembre 2004. Detroit. Institute of arts.**

*Imaginary Birds*. *Art Inuit, amérindien*. *Pierre et argile*. Voilà pour le descriptif. L'indescriptible, c'est l'émotion qui saisit à l'improviste. Art, primitif. L'art qui ne sait pas qu'il en est.

Clara ressent tout ce qui la sépare des ombres qui la frôlent, puis s'éloignent sans un regard pour ces deux oiseaux aux courbes d'une pureté absolue, posés sur leur socle. *Tant pis pour eux*, se dit-elle. *Ne pas se laisser parasiter*. *Profiter*. Le musée ferme ses portes dans trente minutes et elle n'en a pas encore terminé avec le département *Native American*.

— Je crois que je préfère celui dont le bec est cassé. Sa manière de regarder vers le haut. Il est... comment dire ? Il a l'air de se foutre de la gueule du monde. Ouais, c'est ça. Narquois. Non, mieux, irrévérencieux. J'adore !

Clara continue de fixer les oiseaux. Elle a du mal à déterminer si le type posté à sa droite s'adresse à elle. Elle n'ose pas le coup d'œil qui lèverait le doute.

— L'autre est beau, naturellement, mais moins expressif. C'est drôle, parce que, dans le fond, leurs yeux sont identiques. Un cercle, avec au milieu un point. Mais l'impression qui s'en dégage, pour l'un et l'autre, est radicalement différente.

C'est à elle qu'il parle. Sûr. Habituellement, ce genre de situation l'insupporte. *Bulle percée. Effraction.* Mais là, tout de suite, elle jurerait qu'il n'en est rien. Elle tourne la tête dans sa direction, imperceptiblement. C'est à peu près tout ce dont elle se sent capable dans l'immédiat.

\*\*\*

**25 août 2006. Detroit. Brooklyn Street.**

Clara n'a pas pu se résoudre à le laisser partir comme ça. Elle est là, muette dans l'embrasement de la porte. Stan la regarde. Il fait un geste de la main. Gauche. Grotesque. Un sourire, niais. *Adieu*, dit-il. Elle ne sourit pas. Ne dit rien. *Clap de fin.* La seconde qui sépare la vie d'avant de la vie d'après. Clara disparaît dans le couloir. Le bruit de ses pas dans l'escalier. Puis, la porte du bas qui se referme. *Vie d'après.* Stan ferme les yeux. *Figurer l'image.* Son visage, ses yeux. 15 h 23, 25 août 2006. *Vie d'après.* La raison. Plus forte que la passion. *Poison.* Ne pas ouvrir les yeux. Apprivoiser la douleur. *Vie de merde.* Ad vitam...

\*\*\*

**28 juillet 2020. Art Institute of Chicago. 14 h 35.**

Clara sourit. Elle a toujours su sourire, toujours continué à sourire. Vernis rouge orangé sur les ongles. Pieds, mains. Il regardait souvent ses pieds. Il disait qu'ils étaient beaux. Mieux que ça : il le pensait. Ses pieds, ses mains. Et puis, ses yeux, bien sûr. Ses lèvres, le grain de beauté à la naissance de son sein gauche. Clara sourit. Elle pleure aussi, traversant Michigan Avenue pour entrer dans le musée avec le reste du groupe. Larmes clandestines, dissimulées derrière ses lunettes noires.

Elle est là, aujourd'hui, parce qu'elle n'a jamais su dire non à sa mère. Parce qu'être là et sourire est ce qui est attendu d'elle. Parce qu'elle est membre et bénévole de l'église presbytérienne de Jefferson Avenue, Detroit, Michigan, dont son père est pasteur depuis plus de trente ans, son frère directeur artistique et organiste, sa mère directrice du département des actions sociales. Elle sourit aux petits vieux qui l'entourent. *Découverte de Chicago*. Trois jours. Un groupe de 15 fidèles. Quatre bénévoles pour les accompagner. Quatre, dont Clara, qui a pris sur ses congés. *On a besoin de toi, chérie*.

Elle est là, entrant dans l'immense hall baigné de lumière. Et tandis qu'elle s'avance vers le guichet pour récupérer les tickets d'entrée pour le groupe, cette pensée qu'elle voudrait tant refouler s'invite en elle. *Estomac noué. Gorge serrée. Étau*.

*Art Institut of Chicago*. Chicago. Lui, potentiellement. Lui, partout. Potentiellement. Partout, mais là, davantage encore. *Probabilité imbécile*. Sauf que. Cette sensation dans tout son corps. *Frisson*. Ce qu'elle sait parce qu'elle n'a pas pu ne pas chercher à savoir. *Google*. Son nom, dans la barre de recherche. Son visage, toujours la même image. Un nom, une fonction, une ville, une adresse. *Stan Klausner, copywriter, Chicago, 32 South Wabash Avenue*. Cinq minutes à pied du musée. Clara sourit. Comme elle le peut.

\*\*\*

### **17 décembre 2004. Detroit. Indian Village.**

Pour un peu, il croirait que tout ça lui arrive vraiment. Non, pas pour un peu. Là, tout de suite, il y croit. L'intensité de son regard. Ce sentiment violent, voisin du bonheur. Ou plutôt, de l'idée qu'il se fait du bonheur. *Contrée inexplorée. Danger*. Non, chasser cette idée. *Profiter*. Là, maintenant. Arrêter, pour une fois, de se projeter dans l'instant d'après.

*Marrow*, Kercheval Avenue. Les meilleurs tartares du Michigan. La main de Clara cherchant la sienne.

Apprendre à ne pas douter. De lui, de la probabilité d'être aimé. Et puis, stocker les images. *Elle, face à lui*. La délicatesse avec laquelle elle fait tourner le vin dans son verre. *Mapple Springs*. Chardonnay de Pennsylvanie. Notes d'acacia, d'agrumes aussi. Sa main, dans la sienne. Vertige, fragilité de l'instant. Ses lèvres. Baiser déposé sur le dos de sa main. Quand le désir devient urgence. Ne pas abîmer le moment. Ne pas reparler de cette incompréhension

entre eux. *Je préfère attendre avant de te présenter à eux. Je suis sûre qu'ils vont t'apprécier. Mais, tu sais, les conventions... et puis, dans le fond, nos moments sont plus importants que tout. Vraiment. C'est tellement... mon amour.* Chasser les doutes. Ne pas laisser le pressentiment du désespoir à venir prendre le dessus.

*Regarde, nous sommes là, toi et moi. Comme une évidence. Comme les oiseaux imaginaires du musée.* Stan culpabilise de ne pas parvenir à faire taire ses doutes. Il a tellement besoin d'y croire.

\*\*\*

### **28 juillet 2020. Art Institute of Chicago. 15 h 54.**

Salle d'exposition 265. Stan s'avance vers le mur où se trouve le tableau de Hopper. Une bonne dizaine de fois qu'il vient se planter devant depuis qu'il s'est installé à Chicago. *Vie d'après.* Vie ? Non. *Après.* Simplement.

Regard circulaire. Ultime vérification, comme toujours, avant de se laisser absorber par l'œuvre, d'accepter la souffrance qu'elle provoque en lui. *Effet miroir.* Eux, une femme, un homme. Lui, elle, et tout ce vide autour d'eux. Les autres, aussi. *Figurants ?* Si seulement.

*Edward Hopper. Night Hawks.* Décor de carton-pâte, éclairage artificiel. Et puis, ce noir, qui bien que nulle part, recouvre tout. *Oiseaux de nuit.* Stan sent le noir monter en lui par vagues. *Marée noire.* Putain d'oiseaux. *Mazoutés.* Eux aussi.

\*\*\*

### **17 mars 2006. Detroit. Jefferson Avenue.**

Clara et Stan sortent du Rivertown Market. Jefferson Avenue. Des fruits, de quoi confectionner des hamburgers maison. Une bouteille. Zinfandel californien. Rouge.

Stan s'amuse autant qu'il s'agace des regards scrutateurs de Clara, toujours anxieuse lorsqu'ils se trouvent à proximité de la demeure familiale. Pour un peu, ils pourraient apercevoir le clocher de l'église où, ce matin, son père a réuni ses fidèles pour les préparatifs de la célébration de Pâques.

— Je te sens tendue, non ? dit-il, un brin moqueur.

— Arrête, Stan. Tout va bien, je t'assure.

— Si on en profitait pour faire un coucou à Papounet ?

— Stan, s’il te plaît !

— Il faudra bien que je finisse par les rencontrer, reprend Stan, sur un ton moins enjoué.

Tu as honte de moi, ou quoi ?

— Tu te sens bien ? Comment peux-tu dire une chose pareille ? Ôte-toi immédiatement ça de la tête, s’il-te-plait. Ok ? Clara serre plus fort la main de Stan, avant de l’embrasser tendrement dans le cou, espérant faire diversion.

— Hé ! Pas très prudent ces effusions en public ! Imagine que ton frangin déboule au coin de la rue ? Il ferait une drôle de tronche ! Sa sœur adorée aux bras d’un impie ! Stan devient désagréable, il le sent et s’en veut.

— Très drôle ! Tu sais, Stephen serait très heureux s’il savait pour nous. Je suis sûre que ça fonctionnerait entre vous. Je ne veux pas que tu te fasses une mauvaise opinion d’eux. Ils sont géniaux. Vraiment. C’est juste que...

Stan n’entend pas la suite. Il se prépare à ce qui va suivre. Il a déjà trop tardé.

Il doit se lancer, lui dire, pour Chicago, eux, elle et lui. Elle, avec lui. Il aurait voulu attendre d’être au calme dans son appartement, mais il a besoin de savoir. Là, tout de suite. *État d’urgence absolue*. Il a la trouille.

\*\*\*

## **28 juillet 2020. Art Institute of Chicago. 15 h 58.**

Clara quitte la salle 272. Elle se dirige dans un brouillard intérieur vers la salle 265. Pour l’atteindre, il lui faut traverser la salle 271. Vite. *Urgence*. Elle se retourne. Une partie du groupe de paroissiens lui colle toujours aux basques. Elle accélère, tente de leur échapper. *Parasites*.

— Clara ? Ma petite Clara, attendez-moi !

Elle reconnaît la voix de la petite vieille qui l’appelle. Rosie. Lunettes de documentaliste, cheveux blancs ramenés en chignon sur le haut du crâne, robe à pois, gilet en laine. Courte sur pattes, un peu boulotte. Souffle court. *Pieuse*. Très pieuse. Elle l’aime bien, Rosie. Mais là, entendre sa voix l’insupporte.

Accélérer, sans se retourner. Ne pas se faire voler l’instant qui va suivre. *Elle et lui*. Devant le tableau. *Eux*. Seulement eux. Elle se sait profondément ridicule, mais elle espère vraiment le retrouver là. *Non*. Non, non. Elle imagine plutôt qu’au moment où elle sera absorbée par la

contemplation du tableau, elle entendra sa voix, s'adressant à elle, comme la première fois devant les oiseaux imaginaires. *Grotesque*.

À quelques mètres du tableau, la raison, cette garce, la saisit à la gorge.

Pourquoi serait-il là ? Cela n'a pas de sens... sauf pour elle.

\*\*\*

### **23 avril 2006. Detroit, Marina Drive.**

Robert Andrew, confortablement installé dans son fauteuil, observe la douce agitation qui règne dans la maison. Il renonce à lire, préférant promener un regard amusé sur les va-et-vient des uns et des autres. Kathy, son épouse, est en cuisine avec Clara, Stephen joue avec Andy, son aîné, alors que Ann, sa femme, allaite Helen, la petite dernière, six mois demain.

Robert est heureux. *Plénitude*. Ses fidèles se sont montrés particulièrement recueillis durant l'office. Il sait que son sermon les a touchés au plus profond. L'église était pleine, Stephen a accompagné les moments forts de la cérémonie avec délicatesse et ce qu'il fallait de puissance. Kathy, avec l'aide précieuse de Clara, a préparé le repas qu'ils s'apprêtent à partager en famille, comme chaque dimanche. Comment ne pas rendre grâce au Seigneur ?

Et puis, il y a cette belle surprise qu'il réserve à Clara. La voici, sortant de la cuisine, une bouteille de vin en main, souriante.

— Viens par-là, jeune fille, lui dit-il d'un air faussement réprobateur. Ta mère m'a dit que tu tenais à nous faire découvrir un vin « *spécial* » ? Montre-moi un peu, que je puisse lire l'étiquette, s'il te plaît.

Clara s'amuse de la situation. Elle imagine la tête de Stan, s'il pouvait voir son embarras de gamine. *Elle l'aime*. C'est lui qui lui a offert cette bouteille, voici quelque temps, convaincu qu'elle n'oserait jamais la déguster en famille, comme il lui a demandé de le faire. Par provocation, ce qui lui ressemble bien, mais aussi parce qu'il ne supporte plus d'être *The man in a box*,<sup>1</sup> comme il le dit avec une pointe d'amertume. *Tu me feras signe quand je pourrai sortir de ma boîte ?* lui a-t-il glissé dernièrement, désespérant de se défaire un jour de son statut d'amoureux clandestin.

Clara espère que le vin suscitera des questions. Elle y voit une opportunité à saisir. Enfin. *Légère poussée de la main, dans le dos, au bord du plongeoir*. Parler de lui. Elle en a tant

---

<sup>1</sup> En référence à la chanson *Man in the box*. Alice in Chains. *Facelift*. 1990.

besoin. *Tomber le masque*. Assumer la décision qu'elle a prise de le suivre à Chicago où il vient de décrocher un poste de copywriter pour une compagnie en plein essor.

« *A to Z, Pinot noir, 2013. Oregon* »

— Curieux nom pour un vin ! s'étonne Robert. *A to Z*. Un peu énigmatique, non ? Cela ne te ressemble guère, ma chérie.

Clara sait qu'elle ne doit pas attendre davantage avant de se jeter à l'eau. *Sinon...* mains moites, sensation de vertige. *Allez, bon sang !* Les mots viennent, péniblement :

— Papa, il faut que je te dise. Enfin, que je vous dise. C'est à propos de celui qui, justement, le vin...

Robert ne prête pas vraiment attention à ce que Clara tente de lui dire.

— Clara, mon trésor, intervient-il. Prends cette chaise. Viens t'asseoir près de moi.

Clara s'exécute. Elle sourit. Comme toujours. Son père reprend :

— Je voulais en parler quand nous serions tous autour de la table, mais je n'y tiens plus. Et puis, après tout, il est naturel que je te donne la primeur de l'information...

Clara continue de sourire. Elle écoute et sourit. Elle entend son père lui dire qu'un des plus généreux donateurs de l'église, Malcolm Domfree, compte lui confier, à elle, la rénovation de la maison Beaubien, bâtie la plus ancienne et parmi les plus emblématiques de la ville, autrefois siège de l'institut d'architecture du Michigan. Une mission de prestige, d'envergure, idéale pour lancer une carrière et se faire un nom dans le microcosme des personnes influentes de la ville.

Elle sourit. Pas d'autre choix. *Coup de poing au ventre. Souffle coupé*. Elle sourit.

Kathy invite tout le monde à passer à table. Robert se lève, dépose un tendre baiser sur le front de sa fille. Puis, tout à sa joie, partage la bonne nouvelle avec le reste de la famille, levant son verre. Tous se réjouissent. Ils trinquent. *Bonheur partagé*. Clara retient ses larmes. Elle pense à Stan. *Renoncement*. Pure folie. Elle sourit.

\*\*\*

**28 juillet 2020. Art Institute of Chicago. 16 h 01.**

Stan quitte la salle 265, direction l'ascenseur, salle 262. Sortir de là. Au plus vite. Il traverse la salle 264, puis la 263. *Automate*. Si on lui demandait ce qu'il ressent, il serait bien en peine de répondre. Il oscille, d'une seconde à l'autre, entre soulagement et désespoir. Soulagement,

car il est maintenant persuadé qu'il n'aurait pas pu faire face. *Elle*. 4544 jours plus tard. Elle, forcément différente. *4544 jours. Une vie*.

*Et si...*

Une terreur rétrospective le saisit. Et si, au moment de se retrouver, l'illusion d'une promesse de bonheur perdue leur était apparue mensongère, écrasée par la réalité de ce qu'ils étaient devenus l'un et l'autre, l'un sans l'autre ?

Il sort du musée, la chaleur est écrasante, la luminosité l'agresse. Il s'engage dans Monroe Street, sans savoir où il va. Le soulagement se dissipe, tandis que le désespoir s'impose. Il y a cru. *Putain de merde*. C'est parfaitement grotesque, mais, plus encore que les autres fois, il a vraiment cru qu'elle serait là. *Promesse de bonheur, baiser de la mort*. Non, pas de la mort. De la vie, sans la vie. *Vide*. Une vie remplie jusqu'à la gueule de vide. Suffocation permanente, maîtrisée. Donner un sens à ce qui n'en a pas. Ne plus se retourner. Ou alors, une dernière fois. Juste une fois...

\*\*\*

### **7 juillet 2006. Detroit. Gabriel Richard Park.**

Comment expliquer à l'être aimé que ce que l'on admire le plus en lui nous condamne à trahir la promesse de bonheur qu'on lui a faite ? C'est la question que se pose Clara, au moment où, les yeux clos, allongée à l'ombre d'un majestueux saule pleureur, la tête reposant sur le ventre de Stan, elle s'apprête à le plonger dans un abîme de douleur. Par égoïsme. Par lâcheté. Ou, comme elle préfère s'en persuader, parce qu'elle n'a pas d'autre choix.

Oui, elle l'aime. Oui, elle admire la constance avec laquelle il défend ses convictions, quitte à en payer le prix fort. Elle a le plus profond respect pour son intransigeance, y compris lorsqu'elle vient heurter des convenances dont elle ne peut se défaire. Elle l'aime, même athée revendiqué. Son goût de la provocation aussi, elle l'aime. Elle l'aime, et à l'instant où elle rassemble ses forces pour prononcer les mots qui vont provoquer sa colère, elle se déteste. *Nausée*.

Le piège s'est refermé. *Point de non-retour*. Depuis qu'ils se sont installés dans le parc pour profiter de la fin d'après-midi, Stan n'arrête pas de parler de l'après qu'il prépare. *Eux*. Chicago. Le petit appartement qu'il a trouvé à louer en attendant mieux. Les mille détails auxquels ils vont devoir penser. Clara a honte. Elle a peur, aussi. Et plus elle attend, plus elle a peur, plus elle a honte. *Le mur. De plein fouet*.

Stan lui caresse les cheveux, délicatement. Clara aimerait qu'il arrête. Sa tendresse lui fait violence. Elle préférerait qu'il la gifle.

Voilà qu'il parle des vacances qu'ils ont prévues de passer ensemble, dans dix jours. Elle n'ira pas. Elle va lui dire. Il sera furieux. Elle le souhaite. *Elle va lui dire*. Pour les vacances, et pour le reste. Chicago, l'appartement, les mille détails. C'est non. *Non*. Impossible. Elle veut qu'il la haïsse. Pas d'autre choix. *Renoncement*. Pure folie ? Oui, elle le sait. *Pas d'autre choix*.

Les mots sortent comme le sang jaillit d'une artère sectionnée. La main de Stan se crispe. Elle ne caresse plus, elle tremble, puis se rétracte. Elle lui dit, le camp de vacances qu'elle part encadrer, dans deux jours, pour un mois. Elle lui parle de la maison Beaubien. Elle lui dit *je t'écirai tous les jours, tu vas me manquer atrocement*. Elle lui dit qu'elle l'aime. Et puis, après ça, elle se tait.

Clara se lève. Elle pleure. *Lunettes de soleil. Masque*. Le vent s'est levé, de lourds nuages gris s'avancent depuis la rive canadienne de la rivière Detroit. Stan assimile ce qu'il vient d'entendre. Au fond de lui, il savait que cela finirait ainsi. Pour autant, il n'a pu s'y préparer.

Il voudrait maîtriser sa colère. Ne pas prononcer des mots qui rendraient définitif cet impossible qui s'impose à lui avec tant de violence. *Comment contenir ?* Il ne peut pas. Alors, il parle. C'est lui, maintenant, qui parle. Du sentiment d'humiliation qui le détruit depuis des mois, privé d'air, au fond de sa boîte. Les mots sont durs, bien trop durs. Il le sait, mais ne peut les retenir. Clara pleure, en silence.

Stan continue. Vomit des mots, dans un désordre frénétique. Il parle de manque de considération, d'actes qui font mentir les mots. De trahison. De la raison qui tue, plus sûrement que la passion. Il résume injustement leur histoire à une incompréhension, à un besoin de voir en l'autre ce qui ne s'y trouve sans doute pas. *Grotesque. Pathétique*. Voilà comme il se voit. Teintant son désespoir d'une ironie féroce, il accompagne ses derniers mots d'un rire méprisant : *pas de regret, Clara. J'aurais fait tache sur les photos de famille. Ils ne sauront jamais rien pour nous. C'est l'essentiel, n'est-ce pas ? Je disparaïs. Parenthèse fermée*. Clara se tait. Stan aussi. Ils partent. Chacun de son côté.

Clara va lui écrire. Elle sait qu'il ne lui répondra pas.

**28 juillet 2020. Art Institute of Chicago. 16 h 02.**

Clara. Salle 265. Le tableau. Juste là, devant elle. *Oiseaux de nuit*. Combien de fois s'est-elle imaginée cette scène durant les quatorze dernières années de sa vie ? *Vie* ? Non. Existence. Tout au plus. Décor. *Carton-pâte*. Se contenter d'être ce que l'on est. Ne pas se risquer à assumer qui l'on est. *Trompe-l'œil*. Sauver les apparences. *Sauver* ?

Elle les regarde. Elle, lui. Si proches. Enfermés, l'un comme l'autre, dans une solitude qui leur est propre. Stan n'est pas là. *Naturellement*. Pourtant, aussi absurde que cela puisse paraître, Clara jurerait ressentir sa présence. *Ridicule*.

Elle se concentre sur l'œuvre. *Plongeon*. Elle s'interroge. Cet homme, de dos. Comment savoir la nature du regard qu'il porte sur le couple ? *Le couple* ? Comment savoir quelle influence il aura sur ce qui se passera, ou ne se passera pas entre eux ? Clara ne sourit pas. Regarder le tableau, à l'aune de ce qu'il dit de sa propre existence, est trop douloureux.

Stan n'est pas là. *Naturellement*. Comment a-t-elle pu envisager qu'il en soit autrement ? Il n'a jamais répondu aux mails qu'elle lui a envoyés durant les premiers mois de *l'après*. Ensuite ? Elle a continué à lui écrire, chaque jour. Des messages qu'elle n'a jamais envoyés.

*Il est trop tard*, se dit-elle. *Bien trop tard*.

Clara perd espoir que le son de la voix de Stan la tire de sa torpeur. *Effondrement intérieur*. Derrière elle, le groupe de petits vieux arrive, inondant la salle de leurs commentaires lénifiants. Rosie, les autres. Sa vie. *Vie* ? Larmes qui coulent. *Fuir*. Clara est pétrie d'angoisse à l'idée que les vieux puissent être spectateurs de son chagrin imbécile. Comment se justifier ?

— Ah ! Clara, vous voilà. La voix chevrotante de Rosie, juste derrière elle.

*Fuir. Urgence absolue*. Clara panique, prend la direction de la salle 264, accélère, bousculant au passage un jeune type qui s'en offusque et l'insulte. Elle se retourne, s'excuse d'un geste, accélère à nouveau. À l'entrée de la salle 263, elle aperçoit deux des petits vieux, venant dans sa direction. Elle fait demi-tour avant qu'ils n'aient le temps de la reconnaître, repasse devant le tableau de Hopper. Elle ne le voit plus. *Fuir*.

Clara s'engage en courant dans la salle 271 qu'elle traverse pour se retrouver sur le palier du deuxième étage. Les toilettes sont un peu plus loin, sur la droite. C'est là qu'elle trouve refuge. Cabine libre. Elle entre, verrouille la porte et s'effondre. *Digue rompue*. Larmes inondant son visage. Elle se mouche dans du papier toilette, s'empare de son téléphone. Elle lui écrit. Un mail dont chaque mot est d'une absolue sincérité. *Mon Amour, si tu savais...*

Elle lui écrit. Un message qu'elle ne lui enverra pas. *Renoncement. Pure folie.* Pas d'autre choix ?